

il sera incorporé dans un régiment — on le confiera à ses parents qui seront eux-mêmes surveillés. Alors les élèves lui tendent les mains qu'il serre avec une émotion profonde. On l'arrache brusquement à de telles étreintes.

Plus tard, dans ces lieux mêmes, un prêtre viendra prêcher le pardon des offenses... Le Manach.

*
* *

Cependant, les menaces les plus sévères n'avaient pas de prises sur les caractères de Bretons. Après le départ de leur camarade, les collégiens organisèrent un comité de surveillance, mais il se tinrent tranquilles pendant quelque temps. Tranquillité tout à fait apparente, d'ailleurs, car ils cherchaient les moyens de venger leur condisciple et de servir, à leur tour, la cause à laquelle ils s'étaient voués. Économisant sou par sou sur leurs friandises et leurs menus plaisirs, ils purent se procurer des armes qu'ils dissimulèrent soigneusement dans les environs. Restait à apprendre le maniement de ces armes. Ils eurent pour cela recours à la ruse suivante.

L'un d'eux, garçonnet de quinze ans, d'aspect chétif, remit à son directeur une ordonnance médicale qui lui prescrivait de se livrer, chaque jour, à des exercices en plein air. Son professeur, un officier bonapartiste, en qui l'on pouvait avoir confiance, lui apprenait le tir et le maniement du fusil. A son tour, le soir, il groupait à tour de rôle ses camarades dans une cave ou dans un grenier, afin de les faire profiter de son éducation militaire. Il est à noter que sur quatre cents élèves, pas un ne trahit le grand secret. Devant un Christ, au pied duquel une effigie de Louis XVIII avait été placée, chacun jura fidélité au roi, jusqu'à la mort...

Le plan d'attaque était le plus difficile à établir. Certains furent d'avis d'escalader le fort Penhièvre pour enlever le préfet ; mais on dut renoncer à cette entreprise. Ne valait-il pas mieux s'organiser sérieusement sous la conduite d'un homme éprouvé ? Tout de suite le nom de M. de Margadel vint aux lèvres de chacun. Une députation lui fut envoyée dont il accepta la proposition, à la seule condition qu'on exclurait les enfants au-dessous de quinze ans, ainsi que ceux appartenant à des familles bonapartistes. Mais quelques-uns réussirent à passer outre. L'exercice du fusil et les manœuvres se poursuivirent durant plusieurs jours.

Enfin, le 24 mai, les collégiens quittèrent la ville, par petits groupes, et gagnèrent le bourg où les armes avaient été cachées.

Le rendez-vous général devait avoir lieu au hameau de Kercohan, à une trentaine de kilomètres de Vannes. Là ils retrouvèrent M. de Margadel qui fit distribuer des cartouches et des cocardes blanches aux différents chefs dési-

gnés, puis il conduisit ces derniers au château de Pont-Sale, chez des amis sûrs. A peine le souper est-il servi que l'alerte est donnée. Les bleus arrivaient. Tous nos garçons de sauter aussitôt par les fenêtres et de s'enfuir à travers champs où ils rejoignirent des paysans groupés autour d'un feu de bivouac. Il y avait là, notamment, le frère de Georges, Joseph Cadoudal que tout le monde appelait Joson, et Gamber. A l'école de ces braves, les jeunes gens apprirent bien vite à s'aimer comme des frères. Excellents chrétiens, jamais ils n'oubliaient de réciter leurs prières et ils eurent toujours pour leurs ennemis blessés la pitié la plus grande, pansant leurs plaies, adoucissant, autant qu'il leur était possible, les horreurs d'une guerre civile, la plus atroce de toutes les guerres, puisqu'elle avait lieu entre les fils d'un même pays.

*
* *

L'orient demeurée anti-royaliste, avait appris l'insurrection des écoliers vannetais venus renforcer les chouans de la contrée et formant à présent une compagnie fort disciplinée, aguerrie contre les fatigues et les intempéries. Elle envoya contre eux une colonne d'impériaux et de gardes nationaux qui s'avançaient au cri traditionnel de : Mort aux brigands !

Une première prise de contact eut lieu dans le bourg de Sainte-Anne si sanctifié par la mère de la Vierge Marie et où Jean de Montfort fut tué et Duguesclin fait prisonnier. Les grands chefs étaient arrivés, en toute hâte, sur les lieux mêmes : Joseph Cadoudal, Gamber, Margadel, Grisolles, Sol, Le Thiez... La défaite des bleus fut écrasante. Les chouans leur firent de nombreux prisonniers, parmi lesquels le commandant en chef qui avait usé récemment d'une basse perfidie à l'égard de Cadoudal. Et voici que, magnanime, Joson décida de lui rendre la liberté, ainsi qu'aux autres !

Les ennemis blessés furent pansés et nourris ; après quoi on les reconduisit jusqu'aux avant-postes. Il se produisit une scène touchante : les bleus embrassèrent les blancs avec effusion, disant qu'ils ne combattraient plus contre des adversaires aussi généreux...

On juge de la fierté des écoliers après ce premier triomphe. Ceux qui s'étaient les plus distingués furent récompensés. Le grand Nicolas reçut le grade de capitaine, Bainvel celui de lieutenant, Le Quellec fut nommé sous-lieutenant. Sur les vingt-et-un officiers de cette compagnie, quatre devaient trouver la mort ; les dix-sept survivants entrèrent dans les ordres religieux. Tous ces jeunes gens possédaient de rares qualités : Rio, un orateur enflammé ; Le Quellec, un tendre, en dépit de sa fermeté ; Le Tiek, gai comme un pinson ; barde de la troupe, il chantait à ravir et savait ranimer